

Le «nouveau monde » de la femme-jardin

par Étienne Chatton

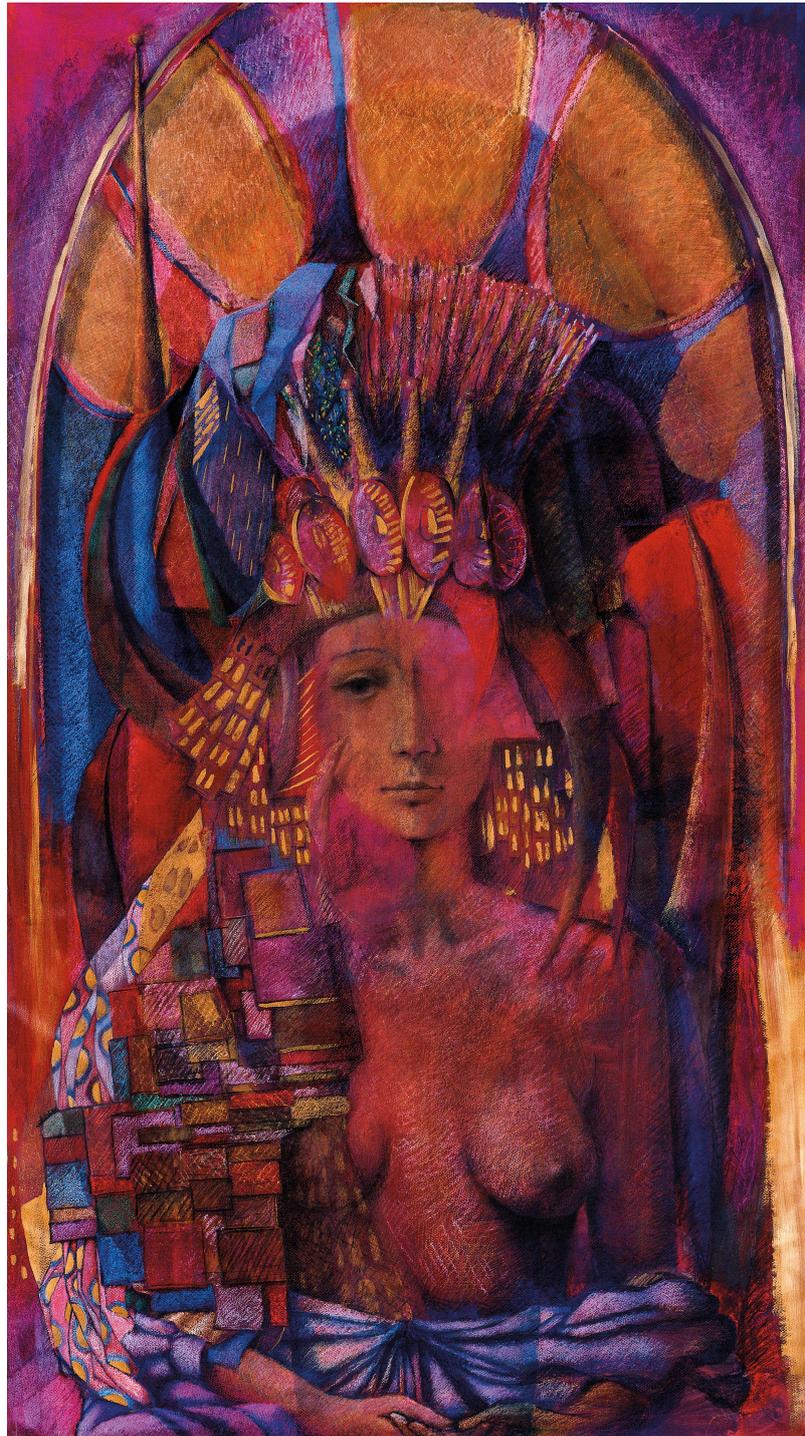
L'instant est gravé dans ma mémoire.

L'atelier de Jacques Biolley était alors situé aux Grand-Places. J'avais appris à mieux le connaître en réalisant avec lui, durant l'année 1989, une monographie consacrée au peintre Armand Niquille. Sa polyvalence, qu'il mettait spontanément au service du vieux peintre, ne cessait de m'étonner : quelle que soit la tâche à accomplir, il s'en sortait avec élégance et promptitude. Il s'occupait des œuvres de Niquille afin qu'elles soient répertoriées. Il déchiffrait comme nul autre les textes de Niquille malgré une calligraphie plutôt échevelée. Et qui plus est, il s'était fait l'auteur d'un texte que Niquille citait en exemple.

Agé d'une trentaine d'années, Biolley avait peu exposé. Pourtant les œuvres ne manquaient pas puisque, depuis l'âge de dix-sept ans, il travaillait quotidiennement dans son atelier, situé à ses débuts à la Grand-rue. Sa passion ? La peinture à l'huile bien sûr, cette technique reine qui fascine depuis des siècles. Dans la solitude de son atelier, un univers pictural se constituait lentement : des personnages parfois « téméraires », mais à l'indéniable présence poétique. Il avait pour lui l'instinct du coloriste et un culot mâtiné d'authentique humilité. Qu'advierait-il de cette œuvre en devenir ?

À la fin des années quatre-vingt, je le vis se lancer dans de grandes compositions mettant en scène des « personnages-monuments », sortes d'architectures humaines dont il peinait à dire le pourquoi. Ces « hommes-cathédrales » étaient-ils des autoportraits involontaires, métaphores d'un monde intérieur aussi foisonnant qu'un temple asiatique ?

Ce jour de printemps 1990, alors qu'il ouvre la porte de son atelier, j'ai l'impression de le déranger, de l'interrompre. Il me reçoit aimablement. Nous devons parler de la diffusion de la monographie Niquille. Après notre discussion, il me glisse : « Si vous avez le temps, je voudrais vous montrer quelque chose. » Il m'emmène, intrigué, non pas là où se trouve son chevalet, mais un peu plus loin – tout en murmurant qu'il a découvert « un nouveau monde. » Je m'interroge et nous arrivons devant un mur blanc. Aucun chevalet. Simplement une feuille de papier de près de deux mètres de hauteur fixée à même le mur. Le regard dirigé vers l'œuvre, il ajoute : « Ça s'appelle *Incantation pour une femme jardin*. » Ma surprise est totale. Un foisonnement de couleurs. Une audace. Une exubérance. Je remarque évidemment la permanence de certaines formes pointues propres aux personnages-cathédrales que je connaissais. Mais cet univers a éclaté, il s'est libéré. Je lui dis mon impression que cette œuvre, malgré ses imperfections, représente peut-être un moment-clé. Une œuvre-tournant comme il en surgit parfois dans la vie d'un artiste. Une œuvre qui va le projeter vers des horizons insoupçonnés.



Une femme-jardin ! Et tout un jardin de féminité qui est là, devant moi, luxuriant, abondant, lumineux, furieusement débridé. Un nouveau monde. Oui, l'expression est la bonne. Je lui demande comment cela est arrivé. Il me parle de son désir de dépasser le carcan de la peinture à l'huile, cette technique qu'il apprécie depuis quinze ans mais qui, selon lui, permet de trop « prévoir » ce qui va surgir sur la toile. Puis il me montre divers types de pastels acquis, il y a quelque temps, au gré de ce désir d'expérimenter de nouveaux moyens.

Me voyant conquis, il me dirige vers une autre œuvre, de format semblable. Un grand personnage, un homme, cette fois-ci, harnaché pour un improbable combat. Il m'en

livre le titre tragi-comique, qui parle d'un soldat affublé d'un « porte jupon ». Ainsi cet univers avant tout féminin n'est-il pas dénué de mâles en armes. Quelques temps plus tard, je vois apparaître *Le faux témoin*, puis des femmes aux coiffes immenses renouant avec les personnages-monuments de naguère.

Une dizaine d'années se sont écoulées. *L'Incantation pour une femme jardin* n'a jamais été exposée. Peut-être faut-il la tenir hors des regards afin qu'elle soit cette œuvre tutélaire permettant d'entrer dans l'univers dont elle est la dispensatrice. L'artiste, en tout cas, lui est fidèle. Son infatigable élan lui permet d'explorer de nouvelles formes, de nouveaux défis. À force d'être celui qui met au monde de tels personnages, peut-être devient-il figurant de la scénographie qu'il invente. Comme si son âme était forgée par son art.

Étienne Chatton
1998